

# Prologue

*Montagnes de l'Altai  
Province de Bayan-Ölgii  
Mongolie occidentale*

Tout là-haut dans cet espace sauvage que même les plus robustes des véhicules tout-terrain ne pouvaient atteindre, le vent cinglant commençait à soulever des rafales de neige et à en fouetter le flanc montagneux et désertique. Bientôt, Chuluun le savait, les chutes hivernales seraient là pour de bon et il lui faudrait probablement attendre longtemps avant de pouvoir s'aventurer à nouveau aussi loin en quête de nourriture.

Le troupeau d'argalis que l'adolescent pistait lui avait fait parcourir presque un kilomètre sur la roche nue, l'éloignant de l'endroit où il avait attaché son poney, un peu plus en aval. Les loups étaient une source de préoccupation constante, mais les mouflons sauvages aux cornes spiralées pouvaient sentir de loin les meutes itinérantes.

Puisqu'ils s'étaient arrêtés en chemin pour se repaître joyeusement de quelques bruyères rabougries, leur calme apparent rassura Chuluun sur la sécurité de son cheval.

Toutefois, il était un prédateur trop intelligent pour se laisser remarquer des argalis. Cela faisait six ans que Chuluun chassait dans ces montagnes, depuis ses onze ans, quand son père était devenu trop infirme pour parcourir de longues distances à cheval, et il était fier de sa capacité à se faufiler jusqu'à toute créature à pattes ou à ailes. Ses parents et ses sept frères et sœurs plus jeunes dépendaient presque entière-

ment de lui pour trouver de la viande, et, dans l'environnement austère de Mongolie, qui disait viande disait survie.

Restant soigneusement sous le vent des mouflons occupés à paître et progressant avec aisance et furtivité sur les rochers, Chuluun parvint à une centaine de mètres de sa proie. Il s'établit en haut d'une éminence, un point de vue privilégié sur la bête qu'il avait choisie dans le troupeau, un grand mâle d'une hauteur au garrot qu'il estimait à un mètre vingt, joliment présenté de profil.

Avec une lenteur infinie, Chuluun plaça l'antique Martini-Henry en position de tir et s'accroupit derrière le fusil. Il ouvrit la culasse, sortit une des grandes et longues balles de sa cartouchière et la glissa sans un bruit à l'intérieur. Il referma la culasse, releva la hausse tangentielle. À cette distance, il connaissait exactement l'élévation nécessaire pour compenser l'action de la pesanteur sur la trajectoire du lourd projectile.

L'argali restait immobile à mâchonner, ignorant de tout. Chuluun rendit les honneurs à sa proie, tout comme il honora l'esprit des montagnes. D'un clignement de l'œil, il chassa un flocon de neige de ses cils. Doucement, résolument, il replia son doigt autour de la détente, contrôla sa respiration et sentit son cœur ralentir alors qu'il portait toute sa concentration sur ce tir capital. S'il ratait son coup, le troupeau filerait, et il n'aurait aucun espoir de le rattraper, ni aujourd'hui ni cette semaine. Mais Chuluun n'allait pas rater. Ce soir, sa famille mangerait comme elle n'avait pas mangé depuis longtemps.

Au moment parfait, il appuya sur la détente.

Et, au même instant, les éléments furent pris de folie.

À travers la visée du fusil, l'horizon disparut dans une colossale explosion indistincte. La première pensée de Chuluun, désorienté, fut que son fusil avait éclaté quand il avait tiré. Mais ce n'était pas l'arme.

Il eut à peine le temps de hurler que le sol sembla tanguer sous lui avant de le soulever dans les airs avec une violence terrifiante. Il tourbillonnait, culbutait, dévalait la montagne. Sa tête résonnait d'un rugissement assourdissant. Un objet le heurta de plein fouet, et il perdit connaissance.

Quand Chuluun se réveilla, le ciel semblait s'être assombri. Il cligna des yeux et s'assit, tremblant de froid, ôtant la neige et la poussière de ses vêtements, puis se releva en titubant. Son précieux fusil était à demi enterré dans l'éboulement qui l'avait emporté depuis le sommet de l'éminence. Toujours à moitié sonné, il regrimpa le flanc rocheux et jeta un œil, effrayé, par-dessus la crête.

Le spectacle incroyable en contrebas lui coupa le souffle.

Chuluun se tenait au bord d'un vaste cercle quasi parfait de destruction totale qui s'étendait aussi loin que portait son regard affûté de jeune chasseur.

Il ne restait rien du terrain où le troupeau d'argalis paissait tranquillement quelques instants plus tôt. Le flanc montagneux était arasé, des rochers géants étaient pulvérisés, les forêts de conifères, complètement oblitérées. Tout avait disparu, emporté par une force inimaginable.

Le visage maculé de terre et de larmes, crispé en une expression d'incrédulité, Chuluun fixa l'étrange lueur, encore inconnue de lui, qui envahissait le ciel. Des lames de foudre tranchaient la déferlante nuageuse. Nul tonnerre. Juste un silence profond, lourd, étrange et sinistre.

Soudain empli de la conviction qu'il venait de se passer ici une chose indiciblement malfaisante, il déguerpit en poussant un gémissement de terreur et se mit à dévaler la pente jusqu'à l'endroit où il avait laissé son poney.

## 2

*Paris*

*Sept mois plus tard*

L'appartement était plongé dans le noir. Il n'était pas normal que Claudine Pommier garde ses rideaux étroitement fermés, surtout par un bel après-midi ensoleillé de juin.

Pas plus, d'ailleurs, qu'on la poursuive et qu'on essaie de la tuer. Tendue, Claudine avançait à pas feutrés, pieds nus, dans l'étroit couloir sombre. Elle priait pour que les lattes du plancher ne craquent pas, révélant sa présence. Un instant plus tôt, elle avait été certaine d'avoir entendu des pas à l'extérieur de la porte fermée par trois verrous. Voilà qu'elle les entendait à nouveau. Retenant sa respiration, elle atteignit la porte et jeta un œil par le judas sale. Les plâtres et la rambarde vétustes du dernier étage du vieil immeuble étaient déformés à travers la vision grand angle de l'œilleton. Claudine sentit une vague de soulagement en reconnaissant la minuscule silhouette de sa voisine, madame Lefort, avec qui elle partageait le dernier étage. La veuve octogénaire verrouilla son appartement et se dirigea vers l'escalier. Elle portait un panier. Claudine défit la chaîne de sûreté, ôta les deux verrous noirs, tourna la serrure à pêne dormant et se dépêcha de la rattraper.

– Madame Lefort ? Un moment. Attendez !

La vieille dame était en excellente santé et fringante après des décennies à négocier chaque jour les cinq étages d'un escalier en colimaçon. Elle était également sourde comme un pot, et Claudine dut encore répéter trois fois son nom avant d'attirer son attention.

– Bonjour, mademoiselle Pommier, dit la vieille dame avec un sourire jauni.

– Vous sortez, madame Lefort ? demanda Claudine d’une voix forte.

– Faire mes courses. Il y a un problème, ma belle ? Vous n’avez pas l’air bien.

Claudine n’avait pas dormi depuis deux nuits.

– Une migraine, mentit-elle. Méchante. Pourriez-vous poster deux lettres pour moi ?

Madame Lefort la regarda avec tendresse.

– Bien sûr. Pauvre chérie. Voulez-vous que je vous prenne de l’aspirine aussi ?

– Non, ça va, merci. Un instant.

Claudine se précipita dans l’appartement. Les deux lettres étaient posées sur la table du salon, cachetées, n’attendant que d’être affranchies. Leur contenu était identique, leurs destinataires, séparés par la moitié de la planète. Elle les attrapa en vitesse et retourna en courant vers la porte pour les remettre à madame Lefort.

– Celle-ci est pour le Canada, expliqua-t-elle, et celle-là, pour la Suède.

– Où ça ? demanda la vieille dame, le visage chiffonné.

– Montrez-les juste à la personne au guichet, dit Claudine aussi patiemment que possible. Elle saura. Dites-lui que ces lettres doivent partir en recommandé international avec livraison expresse. Vous avez compris ?

– Vous pouvez répéter ?

– En lettre recommandée internationale, répéta Claudine plus fermement. C’est extrêmement important. Extrêmement.

La vieille dame inspecta chaque lettre l’une après l’autre à deux centimètres de son nez.

– Canada ? Suède ? répéta-t-elle, comme si elles étaient adressées à Jupiter et à Saturne.

– C’est ça.

Claudine lui tendit une poignée d’euros.

– Cela devrait suffire pour les affranchir. Gardez la monnaie. Vous n’oublierez pas, n’est-ce pas ?

Tandis que la vieille femme descendait l'escalier, Claudine se dépêcha de rentrer dans son appartement et de s'y enfermer. Il ne lui restait plus qu'à prier que madame Lefort n'oublie pas ou ne réussisse pas à perdre les lettres en chemin vers la poste. Elle n'avait pas d'autres moyens d'informer les seules personnes à qui elle pouvait faire confiance. Deux alliés dont elle savait qu'ils viendraient à son aide.

S'il n'était pas déjà trop tard.

Claudine se risqua à aller à la fenêtre. Elle tendit une main nerveuse et écarta très légèrement le bord du rideau. Le soleil de l'après-midi pénétra par la fente, l'obligeant à cligner des yeux. Cinq étages plus bas, quelques véhicules passaient dans la rue étroite. Mais ce n'était pas eux que Claudine regardait.

Elle déglutit. La voiture était toujours là, garée le long du trottoir à la même place, juste sous ses fenêtres, qu'elle occupait depuis la veille. Elle était absolument sûre que c'était la même Audi noire aux vitres teintées qui l'avait suivie depuis la maison de campagne familiale de Fabien deux jours plus tôt.

Et, avant cela, la même voiture qui avait tenté de l'écraser dans la rue et l'avait manquée de peu. Elle tremblait encore à cette idée. Elle referma vivement le rideau, espérant que les hommes dans la voiture ne l'avaient pas remarquée à la fenêtre. Elle était quasiment certaine qu'ils étaient trois. Son instinct lui disait qu'ils étaient à l'intérieur, à attendre.

À son retour de chez Fabien, après la frayeur de se savoir suivie, elle n'avait pas prévu de s'attarder plus dans l'appartement que le temps nécessaire pour jeter quelques affaires dans un sac et filer de là. Mais la voiture était apparue avant qu'elle ait pu s'échapper, et maintenant elle était piégée.

S'agissait-il des hommes contre lesquels Daniel l'avait prévenue ? Si oui, ils savaient tout. Le moindre détail de ses recherches. Dans ce cas-là, ils devaient savoir ce qu'elle avait appris de leurs terribles plans. S'ils l'attrapaient, ils ne la laisseraient pas en vie. Ils ne pouvaient pas la laisser vivre. Pas après ce qu'elle avait découvert.

Assiégée dans son propre appartement, combien de temps pouvait-elle tenir ? Elle avait assez de conserves pour subsis-

ter une semaine environ si elle rationnait ses repas. Et assez de cognac pour empêcher sa terreur de la rendre folle.

Claudine passa la demi-heure suivante à arpenter nerveusement la pièce enténébrée, s'inquiétant de savoir si la vieille dame avait posté ses lettres.

– Je n'en peux plus, dit-elle à voix haute. J'ai besoin d'un verre.

Dans la petite cuisine, elle prit un verre, la bouteille de cognac et se servit une bonne dose. Elle l'avalait en deux gorgées et s'en versa un autre. Il ne fallut pas longtemps pour que l'alcool associé à sa fatigue lui tourne la tête. Elle revint dans le salon, se coucha sur le canapé et ferma les yeux. Presque aussitôt, elle s'assoupit.

Quand Claudine se réveilla en sursaut et ouvrit les yeux, la pièce était dans le noir complet. Elle avait dû dormir plusieurs heures. Quelque chose l'avait réveillée. Un bruit. Son cœur s'emballa. Ce fut alors que l'éclair violent du dehors illumina l'étroite fente entre les rideaux, suivi un instant plus tard d'un nouveau roulement de tonnerre. Elle se détendit. Ce n'était qu'un orage. Le vent furieux écrasait la pluie contre les vitres.

Elle se leva du canapé et chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe sur la table voisine. La lumière s'alluma en vacillant. L'antique installation électrique de l'immeuble menaçait de plonger le lieu dans le noir à chaque orage. L'horloge sur le manteau de cheminée indiquait dix heures vingt-cinq. Trop tard pour aller demander à madame Lefort si elle avait posté les lettres : la vieille dame était toujours au lit à neuf heures et demie. Cela devrait attendre le matin.

Claudine retourna vers la fenêtre et jeta un regard dans l'espace entre les rideaux. Elle lâcha un petit cri en voyant que la voiture avait disparu.

Il n'y avait plus qu'une mare de lumière vide, luisante d'eau de pluie, sous le réverbère où elle était garée.

Elle cligna des yeux. Avait-elle tout imaginé ? N'était-elle pas suivie, après tout ? Sa quasi-collision dans la rue deux jours plus tôt n'avait-elle été qu'une coïncidence, un connard imprudent ne regardant pas où il allait ?

Le soulagement qu'elle ressentit fut vite remplacé par des reproches qu'elle s'adressa à elle-même. Si toute cette affaire se résumait au triomphe de sa paranoïa, elle n'aurait jamais dû envoyer ces lettres. Elle s'était ridiculisée.

Soudain, elle espérait que la vieille dame ne les avait finalement pas postées.

Dehors, l'orage continuait à faire rage. Claudine savait qu'elle ne parviendrait pas à dormir davantage cette nuit-là. Elle se rendit dans sa petite chambre, alluma la lampe de chevet et prit son violon. Un des avantages à partager le dernier étage avec une vieille femme sourde était qu'elle pouvait jouer quand elle le voulait. Madame Lefort n'entendrait même pas le tonnerre.

Contente d'avoir quelque chose pour s'occuper l'esprit, Claudine cala l'instrument sous son menton, plaça l'archet sur les cordes et entama les premières mesures de la sonate de Bach qu'elle essayait de maîtriser depuis deux mois.

Un nouvel éclair vif dehors et, pile à cet instant, les lumières s'éteignirent. Elle jura et continua à jouer à la lueur de l'enseigne au néon rouge de l'hôtel d'en face.

Puis elle s'arrêta, perplexe. Il y avait eu un bruit. *Avant* le coup de tonnerre. Un bruit sourd. Il semblait provenir d'en haut. Il n'y avait rien d'autre que le toit au-dessus de son appartement. Peut-être le vent avait-il fait tomber quelque chose, se dit-elle, ou rebondir un débris sur les tuiles. Elle continua à jouer.

Mais elle n'avait pas produit plus de quelques notes que son archet s'interrompît sur les cordes dans un gémissement discordant. Elle venait de réentendre le bruit.

Il y avait quelqu'un dans l'appartement.

Une sueur glacée l'envahit. Ses genoux se mirent à trembler. Elle devait trouver quelque chose pour se défendre. Pensant au bloc de couteaux sur le plan de travail de la cuisine, elle jeta son violon et son archet sur le lit et se précipita vers le seuil de la chambre... avant de piler sur le plancher nu, tandis qu'un nouvel éclair violent éclairait la pièce et lui montrait la silhouette dans l'encadrement de la porte, bloquant toute issue.



Trop tétanisée pour parler, Claudine recula dans la chambre.

L'intrus la suivit dans la pièce. Sa silhouette se découpait dans la lueur rouge de l'enseigne de l'hôtel. Il était grand, très grand. Les épaules d'un bœuf. Brodequins noirs, pantalon noir, blouson et gants noirs. Cheveux gris, presque ras. Un visage dur et anguleux. Des yeux pâles aux paupières mi-closes. Sa taille était enserrée d'un genre de ceinture porte-outils, comme en avaient les ouvriers et les menuisiers.

Pendant un instant absurde, irrationnel, Claudine pensa que c'était un ouvrier venu procéder aux réparations si nécessaires dans la salle de bains. Mais l'idée disparut dès qu'il sortit le marteau à panne fendue de sa ceinture et s'approcha d'elle.

Elle saisit le violon sur le lit. Elle l'agita en tous sens devant elle et frappa l'homme au front avec une force telle que l'instrument se brisa. Les éclats de bois lui lacérèrent la peau, faisant couler un sang qui paraissait aussi sombre que de la mélasse sous la lumière rouge. Il ne semblait même pas avoir senti le choc. D'un coup de marteau, il lui arracha le violon brisé de la main. Elle s'écarta de lui, apeurée.

– Pitié...

Il frappa à nouveau avec le marteau. La vision de Claudine explosa, une douleur blanche et aveuglante éclatant dans son crâne. Hébétée, elle tomba sur le lit.

Le géant se tint au-dessus d'elle, agrippant le marteau dans son poing musculeux. Des mèches de cheveux ensanglantés pendaient aux pannes d'acier. Sans se presser, calmement, il nettoya l'outil sur le couvre-lit et le remit dans sa ceinture. D'une autre poche profonde, il tira un tube cylindrique auquel étaient fixés une sorte de piston et un embout en plastique transparent.

Il se pencha sur elle. À travers son brouillard de souffrance, elle le vit sourire. Ses yeux et ses dents étaient rouges dans le néon de l'hôtel.

L'homme parla en anglais.

– Il est temps de colmater votre jolie bouche.

Un cri de terreur rauque s'échappa des lèvres de Claudine quand elle comprit ce qu'il tenait. Elle essaya désespérément

de lui échapper, mais, ignorant ses coups furieux sur son visage et ses bras, il l'agrippa d'une main preste et puissante, lui saisit les cheveux et cloua sur le lit sa tête qui s'agitait en tous sens.

De son autre main, il enfonça l'embout du tube dans sa bouche ouverte en un cri. Elle protesta d'un hurlement, mordit le plastique dur et, prise d'un haut-le-cœur quand il fut profondément enfoncé en elle, chercha à le recracher.

L'homme appuya sur le piston. Aussitôt, une substance au goût infect, tiède et molle, lui emplit la bouche. Elle arrivait sous pression, et Claudine ne pouvait rien faire pour l'empêcher de se déverser dans sa gorge. Elle essaya de l'expulser en toussant, mais, soudain, l'air ne pénétrait plus. Une atroce sensation de pression s'accumula en elle pendant que la substance enflait et se dilatait, emplissant le moindre espace de sa gorge et de ses voies aériennes.

Elle ne pouvait respirer, ne pouvait crier, ouvrir ou fermer les mâchoires d'un millimètre. Elle cessa de vouloir le frapper et, saisie d'une panique démente et angoissée, elle porta ses mains à sa bouche et sentit la mousse expansive sortir d'entre ses lèvres comme une langue grotesque.

L'homme lâcha la bombe vide sur le lit et se servit de ses deux mains pour tenir sur le lit son corps pris de soubresauts et de convulsions. Après une minute environ, alors que le cerveau de Claudine commençait à manquer d'oxygène, ses mouvements se firent moins violents. L'homme la lâcha et se leva. L'obscurité ne tarda pas à descendre ; la vision de Claudine baissait. Pendant quelques secondes encore, elle discerna à peine la silhouette de l'homme au-dessus d'elle qui, dans la pièce baignée de leur rouge, l'observait d'un regard impassible, la tête légèrement penchée d'un côté.

Bientôt, elle ne vit plus rien.

L'homme attendit encore un peu avant de vérifier son pouls. Quand il fut certain qu'elle était morte, il sortit de la chambre. Il déverrouilla la porte d'entrée et la laissa entrebâillée en rejoignant l'escalier en silence.